

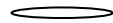
238.

Ici commence le sixième
livre des fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit



Silves.

~~Fantaisies Diverses~~



Ma chaumière.

1.



240.

En automne, les grives ~~y~~viendraient[n.d.]
s'y reposer, attirées par les baies au rouge vif du
sorbier des oiseleurs.

Le Baron R. Monthermé.

Levant ensuite les yeux, la bonne
vieille vit comme la bise tourmentait
les arbres, et dissipait les traces des
corneilles qui sautaient sur la neige
autour de la grange.

Le Poète allemand Voss. Idylle XIII.

Ma chaumière.



Ma chaumière aurait, l'été, la feuillée
des bois¹ pour parasol, et l'automne, pour
jardin, au bord de la fenêtre, quelque
mousse qui [m.n.d.] enchasse les perles de la
pluie, et quelque giroflée qui fleure l'amande.

Mais l'hiver, – quel plaisir, quand le
matin aurait secoué ses bouquets de givre
sur mes vitres gelées, d'apercevoir bien loin,
à la lisière de la forêt, un voyageur qui va
toujours s'amoindrissant, lui et sa monture,
dans la neige et la brume !

Quel plaisir, le soir, de feuilleter
sous le manteau de la cheminée flambante
et parfumée d'une bourrée de genièvre,
les preux et les moines des chroniques,
si merveilleusement portraits qu'ils semblent,
les uns jouter, les autres prier encore !

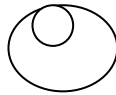
Et quel plaisir, la nuit, à l'heure
douteuse et pâle qui précède le point du jour,

¹ « *Un brouillon dans les Dossiers littéraires de Sainte-Beuve, III (fol. 189) présente cette variante pour la feuillée des bois : la ramée des chênes.* » (Aloysius Bertrand, *Œuvres complètes*, édition de Helen Hart Poggenburg, *op. cit.*, p. 348 « Ma chaumière », note b.)

^x juchée aux
avant-postes

<<d'entendre>> mon coq s'égosiller dans le gelinier, et le coq
d'une ferme lui répondre faiblement, [des]
[combles] sentinelle^x du village endormi.³

Ah ! si le roi nous lisait dans son
Louvre, – ô ma muse inabritée contre les
orages de la vie ! – le seigneur suzerain
de tant de fiefs qu'il ignore le nombre
de ses châteaux ne nous marchanderait pas
une chaumine !⁴



² Sic. Autant qu'on puisse en juger sur le microfilm.

³ « *Un brouillon dans les Dossiers littéraires de Sainte-Beuve, III (fol. 189) présente cette variante : [sentinelle] vigilante perchée aux avants forts [du village endormi]. Dans sa notice, Sainte-Beuve écrit sentinelle lointaine.* » (Aloysius Bertrand, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 349, note f.)

⁴ « *On trouve une variante de ce verset avec des ratures que nous donnons entre crochets, dans les Dossiers littéraires de Sainte-Beuve, III (fol. 189, verso) : Ah ! si le roi nous lisait dans son Louvre, -ô ma muse inabritée contre les orages de la vie,- le roi [seigneur suzerain de tant de fiefs qu'il ignore le nombre de ses châteaux] qui possède tant et de si riches [beaux] palais, ne nous marchanderait pas une pauvre chaumière ! Sainte-Beuve écrira dans sa Notice "une pauvre chaumine".* » (*Id.*, note g)

[[121]]
243.

Jean des Tilles.

~~Les lavandières~~

11.

Q

ƒ ~~L'onde était transparente.....~~
 ~~ma commère la carpe y faisait mille tours~~
 ~~avec le brochet son compère.~~
 fables de lafontaine⁵

C'est le tronc du vieux saule et ses rameaux penchans.
H. de Latouche. Le roi des Aulnes.

⁵ L'ensemble est biffé de six traits obliques inclinés vers la gauche et quatre inclinés vers la droite qui se croisent.

Jean des Tilles.



– « Ma bague! ma bague! » – Et
le cri de la lavandière effraya dans
la souche d'un saule un rat qui
filait sa quenouille.

Encore un tour de Jean des Tilles,
l'ondin malicieux et espiègle qui ruis-
selle, se plaint et rit sous les coups
redoublés du battoir!

Comme s'il ne lui suffisait pas
de cueillir aux épais massifs de la rive
les nèfles mures qu'il noie dans le
courant !

– « Jean le voleur! Jean qui
pêche et qui sera pêché ! Petit Jean
friture que j'ensevelirai, blanc d'un
linceul de farine, dans l'huile^{.x.} de la
poêle ! » –
.x.
enflammée

[p.m.n.d.]

« Une note illisible est raturée en bas de la page du Ms. Elle se rapporte probablement à la rivière, à laquelle Bertrand a consacré une note dans son texte préface "Gaspard de la Nuit". » (Note d'Helen Hart Poggenburg, dans Aloysius Bertrand, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 350)

246.

Mais alors des corbeaux qui se
balançaient à la verte flèche des
peupliers, croassèrent dans le ciel
moite et pluvieux.

Et les lavandières, troussées comme
des piqueurs d'ablettes, enjambèrent
le gué jonché de cailloux, d'écume,
d'herbes et de glaïeuls.



À M^r Le B.^{ron} R.

247.
[[123]]

Octobre.

111.



248.

adieu, derniers beaux jours !
alph. de Lamartine. L'automne

Octobre.

Les petits savoyards sont de retour, et déjà leur cri interroge l'écho sonore du quartier ; comme les hirondelles suivent le printemps, ils précèdent l'hiver.

inonde

Octobre, le courrier de l'hiver, <<heurte>> à la porte de nos demeures. Une pluie [m.n.d.] [n.d.] intermittente^x la vitre offusquée, et <le> vent jonche des feuilles mortes du platane le perron solitaire.

Voici venir ces veillées de famille, si délicieuses quand tout au dehors est neige, verglas et brouillard, et que les jacinthes fleurissent sur la cheminée, à la tiède atmosphère du salon.

Voici venir la Saint-Martin et ses brandons, Noël et ses bougies, le jour de l'an et ses joujoux, les Rois et leur fève, le carnaval et sa marotte.

Et Pasques, enfin, Pasques aux
hymnes matinales et joyeuses, Pasques dont
les jeunes filles reçoivent le blanche hostie
et les œufs rouges !

Alors un peu de cendre aura
effacé de nos fronts l'ennui de six mois
d'hiver, et les petits savoyards salueront
du haut de la colline le hameau natal.



<<Chèvremorte.>>⁶
Sur les Rochers de ~~Plombières~~.

IV.



⁶ Chèvremorte est écrit d'une autre encre que le titre primitif selon Helen Hart Poggenburg, qui précise également : « sur un brouillon dans les Dossiers littéraires de Sainte-Beuve, III (fol. 188), le titre est Sur les rochers de XX. Et en dessous de ce titre entre parenthèses on lit abyme. » (Aloysius Bertrand, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 354, note a.)

~~Combien dans vos forêts ont retenti d'orages,
combien dans votre ciel ont passé de nuages
et de vagues dans vos ruisseaux,
depuis que j'ai quitté pour les villes bruyantes
vos chênes et vos pins !.....~~
A. de Latour. La vie intime. « Dijon »

Et moi aussi j'ai été déchiré par les
épines de ce désert, et j'y laisse chaque
jour quelque partie de ma dépouille.
Les Martyrs, liv. X.

<<chèvremorte.>>
Sur les Rochers de ~~Plombières~~. (I).



Ce n'est point ici qu'on respire la mousse
des chênes, et les bourgeons du peuplier ; ce n'est
point ici que les brises et les eaux murmurent
d'amour ensemble.

Aucun baume, le matin, après la pluie ;
le soir, aux heures de la rosée ; et rien pour
charmer l'oreille que le cri du petit oiseau
qui quête un brin d'herbe.

Désert qui n'entend plus la voix de
Jean-Baptiste, désert que n'habitent plus ni
les hermites ni les colombes!

Ainsi mon ame est une solitude où⁷,
sur le bord de l'abîme, une main à la vie
et l'autre à la mort, je pousse un sanglot
désolé.

Le poète est comme la giroflée
qui s'attache frêle et odorante au granit, et
[qui lui (?)] demande moins de terre que de
soleil.⁸

Mais

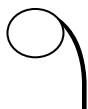
(I) à une demi-lieue de Dijon.

⁷ « Une variante se trouve dans les Dossiers littéraires de Sainte-Beuve, III (fol. 188 recto) : [où] les pieds [sur le bord de l'abîme...] » (*id.*, p. 354, note c)

⁸ « Cet avant-dernier verset manque dans le brouillon conservé par Sainte-Beuve. » (*id.*, note e)

Mais hélas! je n'ai plus de soleil depuis
que se sont fermés les yeux si charmants
qui réchauffaient mon génie !⁹

22 juin 1832.



⁹ « Ce verset final manque dans le brouillon conservé par Saint-Beuve, III (fol. 188, recto et verso). (*id.*, note f).
« Les deux derniers versets de la version définitive sont remplacés, dans le brouillon de Sainte-Beuve, par cette variante, suivie de la même date (fol. 188, verso) : Voici le soleil couchant, et mon ombre s'allonge [de haut] sur le gazon du cimetière lointain comme pour embrasser l'éternel repos. » (*id.*)

[[127]]
255.

Encore un Printemps.

V.



256.

Toutes les pensées, toutes les passions
qui agitent le cœur mortel sont les
esclaves de l'amour.

Coleridge.

Encore un printemps.



Encore un printemps, – encore une
goutte de rosée, qui se bercera un moment
dans mon calice amer, et qui s'en échappera
comme une larme !¹⁰

O ma jeunesse¹¹, tes joies ont été
glacées par les baisers du temps, mais tes
douleurs ont survécu au temps qu'elles ont
étouffé sur leur sein.

Et vous qui avez parfilé la soie
de ma vie, ô femmes, s'il y a eu dans mon
roman d'amour quelqu'un de trompeur, ce
n'est pas moi, quelqu'un de trompé, ce n'est
pas vous!¹²

Ô printemps, petit oiseau de
passage, .x. [p.m.n.d. qui chante mélancoliquement dans (?)]
<qui> chante<(n.d)s> mélancoliquement¹³ dans
le cœur du poète et dans la ramée du
chêne !

.x. notre hôte
d'une saison

¹⁰ Helen Hart Poggenburg note que « dans les Dossiers littéraires de Sainte-Beuve, III, on trouve deux brouillons de ce poème (fols. 190 et 191). Celui du fol. 190 montre cette variante : [encore une goutte de rosée] qui roulera amère comme une larme suprême d'espérance, d'amour et de bonheur ! » (Aloysius Bertrand, Œuvres complètes, op. cit., p. 356, note a)

¹¹ Helen Hart Poggenburg note que « le brouillon conservé par Sainte-Beuve, fol. 190, montre « Ô printemps de ma vie, [ô ma jeunesse]. » (id., note b)

¹² Helen Hart Poggenburg note que « sur le brouillon des Dossiers de Sainte-Beuve, fol. 190, ce 3^e verset manque. » (id. note c)

¹³ Helen Hart Poggenburg note que « sur le brouillon des Dossiers de Sainte-Beuve, fol. 190, on lit : « Ô printemps de l'année, petit oiseau de passage qui chante mélancolique [...] »

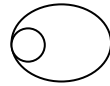
S

S

258.

Encore un printemps, – encore
un rayon du soleil de mai au front du
jeune poète, <<parmi>> [dans(?)] le monde, au front
du vieux chêne, <<parmi>> [dans] les bois !

Paris, 11 mai 1836.¹⁴



¹⁴ *Sur le brouillon des Dossiers de Sainte-Beuve, fol. 190, ce poème est daté de 1840. L'autre version (fol. 191) est datée Paris, 11 mai, 1836 mais cette date est raturée. (Id., p. 356, note f)*

[[129]]
259.

À M. A. De Latour.

Le deuxième homme.

VI.



260.

Et nunc, Domine, tolle, quaeso, animam
meam a me, quia melior est mihi
mors quam vita.

Jonas, cap. <IV>, v. 3.

J'en jure par la mort dans un monde pareil,
non, je ne voudrais pas rajeunir au soleil.

Alph. de Lamartine, Méditations.

Le deuxième homme.



Enfer ! – Enfer et paradis ! – cris de désespoir ! cris de joie ! – blasphèmes des réprouvés ! concerts des élus ! – Ames des morts, semblables aux chênes de la montagne déracinés par les démons ! ames des morts semblables aux fleurs de la vallée cueillies par les anges ! –

*

Soleil, firmament, terre et homme, tout avait commencé, tout avait fini. Une voix secoua le néant. – « Soleil ! appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « Soleil ! répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et le soleil ouvrit ses cils d'or sur le cahos des mondes.

Mais le firmament pendait comme un lambeau d'étendard. – « Firmament ! appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « Firmament ! répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et le firmament déroula aux vents ses plis de pourpre et d'azur.

Mais la terre voguait à la dérive
 comme un navire foudroyé qui ne porte dans
 ses flancs que des cendres et des ossements.
 – « Terre ! appela cette voix, du seuil de la radi-
 euse Jérusalem. » – « Terre ! répétèrent les échos
 de l'inconsolable Josaphat. » – Et la terre ayant
 jeté l'ancre dans les ondes, la nature s'assit,
 couronnée de fleurs, sous le porche des monta-
 gnes aux cent mille colonnes.

#

~~Mais l'homme manquait à la
 création, et tristes étaient la terre et la
 nature, l'une de l'absence de son roi, l'autre de
 l'absence de son époux. — « Homme! appela
 cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. —
 — « homme! répétèrent les échos de l'inconsolable
 Josaphat. — Moi vivre, moi souffrir* [une
 seconde fois] Périront plutôt le soleil, le firma-
 ment et la terre ! » s'écria l'homme se retour-
 nant dans le lit du sépulchre. —~~

x[n.d.]

[n.d.]

[n.d.]

~~— « Ainsi soit-il! dit cette voix et
 le seuil de la radieuse Jérusalem se ferma. —
 — « Ainsi soit-il! répétèrent les échos, et l'incon-
 solable Josaphat continua de pleurer. — Et
 tout était retombé dans l'abîme sans fond de
 l'éternelle nuit, soleil, firmament, terre et
 homme !~~

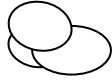


#

Mais l'homme manquait à la création, et tristes étaient la terre et la nature, l'une de l'absence de son roi, l'autre de l'absence de son époux.
– « homme ? appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « homme ? répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et l'hymne de délivrance et de grâces ne brisa point le sceau dont la mort avait plombé les lèvres de l'homme endormi pour l'éternité dans le lit du sépulcre !

– « Ainsi soit il ! dit cette voix.
Et le seuil de la radieuse Jérusalem se voila de deux sombres ailes. » –
« Ainsi soit-il ! répétèrent les échos, et l'inconsolable Josaphat continua de pleurer. » – Et la trompette de l'archange [n.d] sonna d'abyme en abyme, tandis que tout croulait avec un fracas et une ruine immenses,

le firmament, la terre et le soleil, faute
de l'homme, cette pierre angulaire
de la création.



Ici finit le sixième et dernier
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

